



Des "Invisibles"
à la Sorbonne
ou
une Cinémathèque
à la française
par
Claude Beylie

*Tout a commencé par le Ciné-club des **Invisibles**.*

*En 1967, Jacques Charrière, alors directeur de **L'Avant-Scène**, revue à laquelle je collaborais (déjà) assidûment, connaissant ma passion — malade — pour les "vieux" films, me proposa d'animer un Ciné-club de conception originale, où l'on ne présenterait que des œuvres rares, méconnues, dédaignées des circuits d'exploitation, devenues "invisibles" en somme, qu'une poignée de cinéphiles triés sur le volet, aurait peut-être plaisir à découvrir ou à redécouvrir. Mon instinct de chasseur, d'amateur de **curiosa**, de "chiffonnier de la pellicule", se trouva aiguillonné : je me mis en quête de toute une face immergée de l'iceberg de la production cinématographique, incluant inédits, "nanars" et incunables en tout genre ; très vite, j'eus la chance de dénicher quelques trésors, enfouis dans des endroits invraisemblables, et qui ne demandaient qu'à être exhumés.*

*Avouons-le, je ne me souciais guère alors de conservation du patrimoine. J'avais surtout le virus du collectionneur — lequel, à vrai dire, me taquinait depuis longtemps, puisque, croyez-le ou non, dès l'âge de six ans, dans mon Périgord natal, j'avais déjà amassé un petit pactole, d'images fixes et animées, en courant les bouquinistes et les "tourneurs" de foire. Toujours est-il que les **Invisibles** connurent un énorme succès (**Le Figaro** leur consacra une demi-page !), dépassant les espoirs de ses promoteurs. La petite salle du Studio Gît-le-Cœur où avaient lieu nos séances, un dimanche matin de chaque mois, était prise d'assaut, alors même que le programme n'était jamais annoncé ! Mais à l'issue d'une unique projection, les films repartaient d'où ils étaient venus. L'idée me vint de les conserver en lieu sûr. Ainsi naquit la Cinémathèque, que je baptisai Universitaire pour la distinguer de l'autre (la Française, la grande !), et parce que je venais de me voir confier un enseignement du cinéma à temps plein à l'Université. Le projet mit du temps à se structurer ; l'acte de naissance officiel porte la date du 29 novembre 1973 ; les deux "parrains" étaient mes collègues Jacques Goimard et Jean Mitry, ce dernier venant lui-même d'être chargé de cours à Paris-I/Sorbonne. Qu'il eût été également à l'origine de la Cinémathèque française ne me gênait nullement, bien au contraire ; celle-ci traversait une période de turbulence, dont elle sort à peine aujourd'hui, et cette sorte de rééquilibrage me convenait tout à fait.*

*Peu à peu, la volonté de promotion pédagogique allait prendre le pas sur le désir égoïste de voir et de montrer les films. Je délaissai les **Invisibles** (la formule fut reprise ailleurs, sans jamais retrouver la flamme des premiers temps), et me consacrai à la mise en place, l'organisation et la gestion de cette nouvelle folie. Les buts étaient clairs : illustrer, de manière concrète, l'enseignement de l'audiovisuel en milieu universitaire et aussi — je voyais loin — scolaire. On m'avait bien chargé, en effet, moi et quelques autres, d'enseigner l'histoire du cinéma, conçu comme une discipline esthétique autonome, j'avais un projectionniste et des salles convenablement équipées à ma disposition, on me consen-*

tait à la rigueur une chiche dotation en matériel, mais pour le reste, à moi de me débrouiller ! Par chance, j'avais la filière... Sans un centime de subvention, sans nulle reconnaissance officielle (nous étions, et sommes restés, une association privée, qui ne dépend administrativement de personne), sans personnel qualifié (autre que les étudiants eux-mêmes, chargés d'assurer leur propre intendance), je me suis lancé dans l'aventure. Nous avons démarré avec une dizaine de copies : la première fut **La Ronde**, de Max Ophüls, que m'avait confiée le producteur, Sacha Gordine, parce qu'elle pourrissait dans un blockhaus ; la seconde, **Casque d'or**, achetée à vil prix à un ferrailleur de la banlieue parisienne. Aujourd'hui, nous en comptons près de 7 000, tous formats et métrages confondus.

Dès sa création, la Cinémathèque a reçu l'appui de nombreux professionnels du spectacle (je ne citerai que les disparus : Jean Renoir, Marcel l'Herbier, Georges Franju, Alberto Cavalcanti...), et obtenu la confiance de déposants (auteurs, producteurs, collectionneurs, ayants-droit...). D'authentiques mécènes se sont manifestés, comme Pierre Rissient, des bénévoles ont assuré l'indispensable entretien technique, comme Alain Martin. Il ne se passe pas de semaine sans qu'un lot de films nous soit déposé, à titre gracieux le plus souvent. A charge pour notre équipe, bien sûr, de gérer comme il convient ce matériel, de le faire fructifier, de n'en tirer aucun profit, autre que culturel. Grâce à Raymond Borde et Freddy Buache, la F.I.A.F. nous a reconnus, dès 1976, comme membre observateur. En 1977, l'Université de Paris III a joint ses efforts aux nôtres, et apporté une aide logistique précieuse. Aujourd'hui, la Cinémathèque Universitaire est la quatrième archive française par ordre d'importance, après le Service (public) de Bois-d'Arcy, la Cinémathèque française et la Cinémathèque de Toulouse. Son statut particulier lui permet une grande souplesse de fonctionnement : elle n'a, en effet, de comptes à rendre à personne. La plus pauvre, elle est, paradoxalement, la plus sollicitée : par les étudiants, les historiens, les chercheurs, ce qui est normal, mais aussi bien par les Instituts culturels, français et étrangers, les Festivals et les Télévisions (moyennant une dérogation spéciale). Les "renvois d'ascenseurs" se font sous le signe de la collaboration amicale et de la réciprocité des services. Les films sont projetés, en assez grand nombre, chaque semaine durant l'année universitaire (d'octobre à juin), à l'U.E.R. d'Art et d'Archéologie et au Centre Censier, ou prêtés à d'autres facultés, pour des besoins ponctuels. Ces "séances de visionnement" (je préfère ce terme à celui de "projections", qui sous-entend un souci de rentabilité, dont nous sommes heureusement dégagés) sont animées par des techniciens du cinéma, des professeurs et des critiques. Ajoutons des domaines d'activités périphériques, tels que l'édition de découpages, en liaison avec **L'Avant-Scène Cinéma** (juste retour aux sources) ; la réalisation de films de montage ; la participation à des colloques et séminaires ; enfin, l'extension considérable du département "non-film" (scénarios, affiches, photos, dossiers de presse, documents divers), confié à notre collègue Jean-Paul Török.

Partis de rien, comme dirait Groucho Marx, nous avons atteint la misère. Car, faute de crédits, nous sommes toujours à la recherche du minimum pour survivre. Les pouvoirs publics nous font les yeux doux, mais ne desserrent pas pour autant les cordons de la bourse ; notre péché, inexpiable, est d'être à cheval sur deux Ministères, l'Education Nationale et la Culture : du coup, la ligne budgétaire qui nous sauverait est, paraît-il, impossible à trouver. Ce sont les joyusetés de l'administration française. Mais quoi ! il y a mieux à faire, en 1988, que courir les antichambres des chancelleries. Quoi que l'on dise ou fasse, le patrimoine audiovisuel est toujours aussi vulnérable et aussi menacé. Ni le vidéo-disque ni les cassettes n'apporteront, comme on l'a cru un temps, de solution miracle. Il faut continuer à se battre pour sauver les films de la destruction ; s'employer à les restaurer, avec les moyens du bord ; prévoir des aires de stockage appropriées ; assurer un catalogage convenable (un Lyonnais, Raymond Chirat, nous a montré la voie) ; faire en sorte, enfin, que ces films soient vus et appréciés par le plus grand nombre possible de spectateurs, que ceux-ci se destinent ou non à enseigner à leur tour le cinéma aux générations montantes. Telle est, en tout cas, la "règle du jeu" que je me suis toujours efforcé d'appliquer ; et qui n'est peut-être, après tout, qu'une **grande illusion**...

Association à but non lucratif, la Cinémathèque Universitaire a son siège 3, rue Michelet, à Paris (6^e). Le bureau compte : un président d'honneur, Eric Rohmer ; un président, Henri Agel ; un vice-président, Marc Ferro ; un conservateur et secrétaire général (membre fondateur), Claude Beylie ; deux adjoints, Jacques Golmard et Michel Marie ; une trésorière, Dominique Haas ; un vérificateur, Alain Martin, assisté de Roland Tosello ; un archiviste, Jean-Paul Török.

Les projections ont lieu d'octobre à juin, au rythme d'une trentaine par semaine, à l'U.F.R. d'Art et d'Archéologie (3, rue Michelet) et au Centre Censier (12, rue de Santeuil, Paris 5^e). Des visionnements ponctuels à la table de montage, destinés aux étudiants de maîtrise et de doctorat, sont organisés sur demande.